

Queen Gaïa's Revenge

Le Parisien, édition du 9 février 2029, dossier spécial « Effondrement ».

« En dix ans, le système a accéléré son naufrage pour se retrouver actuellement au pied du mur. La recherche d'une croissance infinie dans un monde fini de richesses a finalement atteint un point de non-retour. Les tensions entre les écologistes et les conservateurs sont à leur comble. La société ne connaît aujourd'hui pas d'autres séparations que celle existant entre ceux qui attendent une réaction de la main invisible du marché et ceux qui préfèrent précipiter l'extinction de l'humanité au bénéfice de la planète. »

Quel amas de conneries !

Herman pesta intérieurement. Cela faisait quinze ans qu'il lisait *Le Parisien* tous les jours dans le métro et ils n'avaient jamais su traiter un sujet sociétal correctement. Pourtant, l'homme d'affaires continuait de le lire chaque jour, comme si cette portion de la journée où il ruminait seul dans le métro lui était agréable.

« Des militants écologistes radicaux ont affirmé détenir une arme biologique révolutionnaire. Ils menacent de répandre la molécule "Queen Gaïa's Revenge" dans plusieurs capitales mondiales si aucune disposition urgente n'est prise pour inverser la tendance désastreuse. Certains affirment que cette arme a déjà été utilisée mais, sans moyen de communication viable, nous ne pouvons pas nous en assurer. »

Herman était de mauvaise humeur. Voilà qu'on séparait la société en deux extrêmes ridicules et qu'on donnait de l'importance à un petit groupe d'allumés se revendiquant sauveurs de la planète.

« La Défense. »

La voix grésilla dans le haut-parleur.

« La Défense. »

Herman jeta sa feuille de chou dans sa mallette, rajusta sa cravate et sortit. Il émergea entre les grandes tours aux vitres noircies de pollution et traversa la rue déserte — la circulation des véhicules non-électriques étant désormais interdite — pour se rendre à son bureau, quelques pas plus loin.

Il franchissait le sas lorsqu'on l'accosta :

— Monsieur !

— Je n'ai pas de monnaie...

Le coup vint le cueillir avant même qu'il puisse se retourner complètement.

Herman s'éveilla sur les quais de Seine au milieu de la nuit, désorienté.

— Putain de merde ! siffla-t-il alors que son mal de crâne s'éveillait, lui aussi.

Sa main vint caresser sa tempe, gonflée. Le coup avait été si rude qu'une entaille fissurait la bosse. Devant lui, des rats gros comme des petits chiens farfouillaient les ordures qui jonchaient les quais. Il était temps qu'une crue arrive et emporte toute cette fange que la municipalité était incapable d'évacuer elle-même, du moins dans les quartiers les plus défavorisés.

Il était donc dans l'un de ces affreux bidonvilles parisiens.

Ses sens se réveillaient en différé et, lorsque l'odorat d'Herman s'activa, il faillit dégoûter sur le banc. Les crissements et couinements des rongeurs grouillant lui firent un pire effet encore.

Comment des gens peuvent vivre ici ?

Avec la désertification des zones rurales, les villes s'étaient considérablement paupérisées, seuls les plus aisés parvenaient encore à tirer profit d'un navire qui sombrait, et ce de plus en plus vite. Et, Herman, avec son journal, son costume et sa ligne de métro encore fonctionnelle, faisait partie des plus aisés. Autrement dit, l'homme à la cravate n'était pas familier de ce quartier et il mit un moment à se repérer. Ce n'était pourtant pas si compliqué, il suffisait de suivre la Seine aux eaux grises.

Herman se frotta les bras dans un frisson, pour se réchauffer. Il se rendit alors compte qu'il était en maillot de corps, sa veste et sa chemise avaient disparu, laissant la cravate rouge orpheline. Ses mains rencontrèrent un obstacle au niveau de son biceps. Herman se précipita dans la lueur blafarde d'un lampadaire et examina son bras. L'effroi le foudroya sur place : une tige verte pourvue de deux petites feuilles en sortait. La plante paraissait avoir percé sa peau dont le pourtour était comme cautérisé.

Herman paniqua, sa vision se brouilla et s'étrécit. D'une main tremblante, il empoigna la tige. Une drôle de sensation lui secoua le bras bien que ce ne fût pas particulièrement douloureux. L'homme en guenilles de luxe prit une grande inspiration puis tira d'un coup sec sur la tige.

Cette fois, la douleur lui arracha un hurlement. La plante s'accrochait mais la plaie s'était mise à saigner. Il serra les dents et tira progressivement la tige de son bras. Ses yeux larmoyaient tandis qu'il gémissait sous l'effort. Herman se sentait au bord de l'évanouissement.

Finalement, les racines rompèrent et il extirpa la plante dont les racines rougeoyantes avaient emporté des lambeaux de chair sanguinolente. Herman loucha sur l'abomination qu'il tenait dans les mains puis, après un vertige, perdit connaissance.

Lorsqu'il reprit ses esprits, un immense marteau invisible martelait avec hargne et s'acharnait sur son crâne. Il se releva en titubant et, après quelques pas, tomba avec fracas sur un tas d'ordures : il n'avait pas quitté les quais de Seine.

Il se releva avec peine et se mit à marcher le long des quais. Une brume avait envahi son esprit et il ne se rendit pas compte que deux nouvelles pousses avaient perforé sa peau au niveau de l'épaule droite. Il erra un moment dans l'humidité dévorante des berges. Soudain, Herman aperçut la Dame de fer poindre au loin, fière, aux bords des eaux, tandis que l'aube roussissait le ciel.

La ville allait bientôt se réveiller. Il faudrait aller vite.

Mais vite pour quoi ?

Sa question se perdit dans le brouillard de ses pensées, dont il avait perdu le fil depuis longtemps déjà. Il croisa un agent municipal qui nettoyait les abords de la Seine, mais Herman ne réalisa même pas qu'il venait de quitter les quartiers pauvres. Une seule chose l'obsédait : la tour Eiffel. Son bras passa machinalement sur sa nuque. Il y découvrit de nouvelles pousses à la tige déjà vigoureuse mais son esprit éthéré ne sembla pas s'en inquiéter cette fois-ci.

Herman ne ressentait plus rien : ni douleur, ni tristesse, pas même de l'angoisse. Il se mouvait vers son objectif avec détermination. Il ne pensait à rien d'autre. En fait, il ne pensait plus.

Aux abords de la gigantesque tour d'acier, un gardien l'interpella :

— Monsieur ! Le périmètre est fermé au public jusqu'à 10 heures du matin.

Sans l'écouter, ni même l'entendre, Herman continua sa route.

— *Sir ! You cannot be there !*

Toujours aucune réponse. Il venait d'atteindre les piliers. Le gardien sortit son pistolet du holster qu'il pointa sur Herman alors qu'il cherchait à escalader la structure.

— Monsieur, vous ne pourrez pas monter, mais si vous essayez je tire...

Le dernier mot se perdit au fond de sa gorge. Herman venait de s'agripper au pilier de béton parfaitement lisse. Puis, dans l'éclat de l'aube qui se levait, le gardien remarqua les longues tiges qui s'échappaient de son corps, perforant sa peau en y laissant de grandes auréoles de sang séché.

— Sainte Mère de Dieu...

L'homme visa et tira. La panique lui fit vider son chargeur. Cinq balles touchèrent l'intrus qui grimpait désormais à l'armature métallique. Les balles le traversèrent avant de riper contre les poutres d'acier. Il plut du sang en contrebas, mais la monstruosité ne ralentit pas. Tremblant de tout son corps, le gardien, jusque-là déterminé à remplir la mission qu'on lui avait confiée, lâcha son arme et s'enfuit à toutes jambes.

Herman, dont l'étincelle de conscience s'amenuisait au fur et à mesure qu'il progressait, atteignit bientôt le dernier étage de la tour Eiffel, dont il escalada le grillage jusqu'à l'antenne. Les appendices végétaux qui foisonnaient désormais sur l'ensemble de son corps l'aidaient à ne pas chuter à la première bourrasque.

Une fois arrivé en haut de l'antenne, une dernière pensée traversa son esprit.

Qu'est-ce que je fabrique...

La pensée mourut en même temps que lui. Une pousse, plus massive que les autres, jaillit de son crâne fendu comme une graine en germination. Elle tendit sa tige vers l'astre levant, déploya de longues et larges feuilles violacées veinées de vert et développa deux bulbes massifs à l'extrémité de sa tige. Quand le soleil fut à son zénith, les ovaires explosèrent tels des vesses-de-loup, disséminant haut dans le ciel leurs spores mortels.

Quelques jours plus tard florissaient sur les toits d'une Paris décadente des plantes somptueuses.

*

Je m'appelle Luis Berthelot. Je suis chercheur en biologie, spécialiste des arthropodes des milieux tropicaux. J'ai d'abord travaillé en Amazonie jusqu'à la

destruction totale de la forêt initiée par Bolsonaro en 2019, il y a dix ans. J'ai ensuite établi ma base scientifique au Congo. La forêt étant devenue l'unique source de bois tropicaux, elle perdit plus de quatre-vingts pour cent de sa superficie en cinq ans.

J'ai passé ma vie à observer les foyers de vie planétaires mourir. Et, au-delà de ma fonction scientifique, mon intérêt pour la sauvegarde de l'environnement débouchait aux mêmes conclusions : extinction de masse, destruction des océans, stérilisation des terres. L'homme s'éteindra sous peu et, à ce moment, la nature revivra. Tout ce que je pouvais faire était d'écourter l'échéance pour soulager au plus vite la planète de notre fardeau. L'Homme sera alors le terreau fertile qui verra renaître la planète.

J'avais une piste : le champignon tueur de fourmis. J'avais beaucoup étudié comment une simple spore pouvait « zombifier » un organisme entier et le guider, jusqu'à le rendre le plus utile possible à la propagation de l'espèce. Le cas le plus étudié était celui de *Ophiocordyceps unilateralis*, parasite de la fourmi. Il suffisait d'en comprendre parfaitement le fonctionnement et de manipuler les gènes porteurs de cette faculté et de les greffer sur espèces végétales ou fongiques compatibles.

J'y avais songé longtemps, presque par provocation, jusqu'à ce que je me prenne d'admiration pour un homme visionnaire : Unabomber. Je travaillai alors mon projet macabre deux ans durant, aux frais de l'université de Bordeaux dans laquelle j'avais obtenu une chaire. Et aujourd'hui, alors que je traverse cette magnifique forêt née des cendres de l'humanité, je me dis que c'est lui, Kaczynski, qui doit m'admirer en réalité.

J'ai imbibé mon corps de fongicides afin d'assister à ce spectacle mais je ne résisterai pas longtemps encore. Bientôt, dans quelques heures, le dernier homme laissera la nature se remettre de ses meurtrissures.